

Philosophe politique, célèbre pour ses travaux sur le totalitarisme, il a mené une longue réflexion sur la démocratie, régime toujours « inachevé »

Claude Lefort, guetteur de l'inventivité démocratique

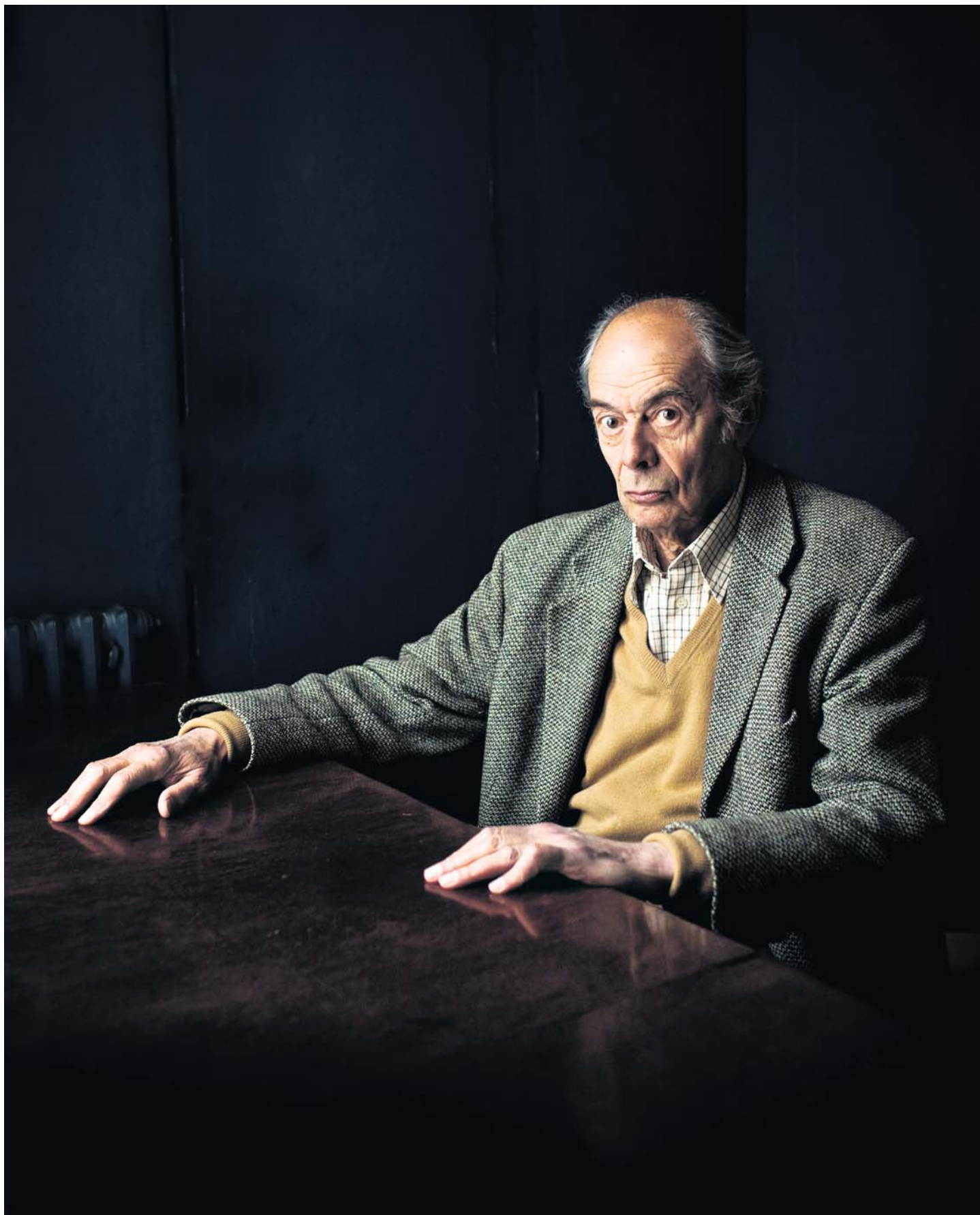
Parler de Claude Lefort, l'un des plus célèbres philosophes politiques français (né à Paris en 1924), ce n'est pas seulement évoquer le siècle écoulé dans ses drames extrêmes – le communisme notamment, sur lequel il aura réfléchi toute son existence. C'est également entrevoir les promesses d'une démocratie qui fonctionnerait « à l'endroit ». Lefort a été un des maîtres à penser d'une génération de gauche qui a tenté de dépasser le marxisme pour penser la liberté politique et la démocratie. Aujourd'hui, alors que la lutte antitotalitaire semble appartenir à un passé lointain et qu'une intellectuelleté critique renaît de ses cendres, son œuvre est accusée par certains d'avoir frayé la voie à la formation d'un consensus néolibéral, dominant depuis la fin des années 1970.

Est-ce faire droit à une pensée aussi riche et subtile que de la réduire à la pure et simple anticipation d'une contre-révolution ? Une chose est sûre, on ne saurait réduire à la conjoncture son travail sur le totalitarisme. Celui-ci n'explique-t-il pas dans *La Complication. Retour sur le communisme* (Fayard, 1999) qu'un régime qui, à ce point, a repoussé les limites du politique ne saurait avoir disparu pour jamais et demeure dans la sphère du toujours-possible, comme Primo Levi le disait pour Auschwitz ?

Autre déformation : Claude Lefort n'a jamais été de ceux qui ont pensé que démocratie et capitalisme allaient de pair comme dans une sorte de baiser du noyé. Au contraire, il reproche à son ami l'historien François Furet (1927-1997) d'avoir fait ce genre de rapprochement. Pas plus qu'il n'admet la thèse qui veut que le totalitarisme soit un fruit de la démocratie, la terreur jacobine étant considérée comme une conséquence de 1789, elle-même annonciatrice d'une terreur encore plus grande, le bolchevisme. Peut-être une meilleure attention à l'itinéraire de sa vie, qui fut faite d'engagement, est-elle à même de faire ressortir l'originalité de ce parcours exceptionnel.

Homme pudique, Claude Lefort n'aime guère évoquer sa vie personnelle ni ses origines, sinon pour parler de sa mère, dessinatrice de mode qui sillonnait Paris pour vendre ses croquis et faire vivre ses deux fils qu'elle élevait seule, en versant des larmes quand elle entendait la voix de Léon Blum à la radio. Son frère aussi, un socialiste avec lequel il a battu le pavé parisien lors des grandes manifestations du Front populaire.

Autre figure tutélaire, le philosophe Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), son professeur de terminale au lycée Carnot. C'est lui qui oriente cet élève doué, qui rêvait plutôt de littérature, vers la philosophie. C'est encore Merleau-Ponty qui le fera entrer très jeune, en 1945, aux *Temps modernes* où est publié, dès le deuxième numéro, sa critique sévère du livre de Daniel Guérin, *Fascisme et grand capital* (1936), repris dans l'impressionnant recueil de ses articles et entretiens (*Le Temps présent. Ecrits, 1945-2005*, Belin, 2007). Alors qu'il est encore proche du trotskisme, il relève déjà



STÉPHANE LAVOUË/MYOP POUR « LE MONDE »

les faiblesses des analyses marxistes des régimes qui viennent d'être militairement défaits.

Étiqueté comme ex-trotskiste, Claude Lefort rappelle qu'il a très tôt émis des réserves sur ce courant où, dit-il, l'on renâclait à dire quoi que ce soit de mal sur l'URSS. Son nom reste toutefois étroitement associé à la première grande entreprise de critique de la bureaucratie stalinienne et poststalinienne : le groupe (et la revue) *Socialisme ou barbarie* qu'il fonde en 1948 avec le philosophe Cornelius Castoriadis. Lefort prend ses distances avec ce micromilieu dès la fin des années 1950 pour se consacrer à une étude de grande ampleur sur les interpré-

tations et les lectures de Machiavel, « l'homme de sa vie », dit-il, lequel occupe une place centrale dans son panthéon, aux côtés de Tocqueville et de Quinet. Une thèse qui donne lieu à son ouvrage le plus dense : *Le Travail de l'œuvre. Machiavel* (Gallimard, 1972).

Mais les jalons de sa pensée sans

cesse à l'affût de l'événement portent d'autres noms. Celui de Victor Kravtchenko par exemple, ce fonctionnaire soviétique passé à l'Ouest et vilipendé par les communistes français parce qu'il avait dénoncé le système concentrationnaire dans *J'ai choisi la liberté* (édition Self, 1947) – dont Lefort conseille tou-

jours la lecture. Sa défense solitaire et obstinée de Kravtchenko dans les *Temps modernes*, alors que Sartre est en pleine conversion au communisme, est l'occasion de sa rupture en 1952 avec la revue qui a accueilli ses premiers écrits. Un autre nom est à l'évidence celui de Soljenitsyne, dont l'irruption sur la scène française au tournant des années 1970 accompagne la redécouverte par bon nombre d'hommes de gauche des vertus de la démocratie politique, et auquel il consacre un livre entier : *Un homme en trop. Essai sur « L'Archipel du Goulag »* (Seuil, 1975).

Ces vertus, ils les a appréciées très tôt, en 1956, lorsqu'il voit le

conseil ouvrier de Budapest affirmer vouloir maintenir la pluralité des sources du pouvoir. Pour lui, cette expérience écrasée par les chars russes a constitué le laboratoire d'une démocratie militante qui lui semblait plus innovatrice que « nos vieilles démocraties ». Le « conseilisme » reste-t-il d'actualité pour l'auteur de *L'invention démocratique* (Fayard, 1981) ? « J'ai renoncé à l'image d'une démocratie idéale », répond-il, se défendant d'être un « théoricien ». Je vois la démocratie comme un régime inachevé. Cet inachèvement est même constitutif de la vie démocratique dans la mesure où il montre sa capacité à accueillir le conflit en faisant droit à l'indétermination du social. »

Toutefois la révolte reste réaliste dès lors qu'elle évite le bouclage de la société sur elle-même et sur ses institutions. Il le dit dans sa réflexion « à chaud » sur Mai-68, coécrite avec Cornelius Castoriadis et Edgar Morin (*La Brèche*, Fayard, 1968). On connaît sa célèbre définition du pouvoir démocratique comme ménageant un « lieu vide », au rebours du régime totalitaire fermé sur lui-même et saturé. Pour lui, le totalitarisme se distingue de la tyrannie d'un seul ou de la dictatu-

Depuis la ferveur des défilés du Front populaire, il n'a cessé d'être à l'affût de l'enthousiasme politique

re moins par l'impact de la croyance à une idéologie que par l'omniprésence d'un organe collectif, le parti, qui va jusqu'à s'insérer au cœur des individus, modifiant jusqu'à leur style de pensée. Penser totalitaire chez Lefort, c'est penser soi-même en termes hiérarchiques, en écartant tout tiers susceptible de faire signe vers un ailleurs ou une altérité quelconque.

Dans un temps de reflux de la gauche antitotalitaire, Lefort s'inquiète de la « perte des repères démocratiques ». Contrairement à l'historien Marcel Gauchet, il croit à la possibilité d'une « politique des droits de l'homme », hier avec la Charte 77 des dissidents tchèques, aujourd'hui avec la charte 08 de leurs homologues chinois. Il sait bien que, banalisée et sans véritable ennemi, « la démocratie souffre d'être si largement admise » aujourd'hui. Comme si ses contemporains avaient perdu le sens de l'histoire. Comme si celui-ci s'était évanoui avec la prétendue fin des idéologies.

Depuis la ferveur des défilés du Front populaire, il n'a pourtant cessé d'être à l'affût de l'enthousiasme politique, d'être l'infatigable guetteur de l'inventivité démocratique. Seule l'élection de Barack Obama lui a récemment donné la sensation que le « souffle de l'histoire » passait. Lire et écouter Claude Lefort aujourd'hui, lui qui a élevé la théorie politique au rang d'art littéraire, c'est ouvrir une brèche dans le conformisme du temps présent. ■

Nicolas Truong et Nicolas Weill